

chapitre 13 : Vendredi, cinquième jour. La lampe de la Vierge.

Je lus dans le livre :

"Il y a un grand mystère, mon fils, à l'examen attentif de l'art funèbre de l'embaumement. Tous les sages avant moi ont tenu secret la préparation de cette partie de l'oeuvre sous cette forme quelque peu inattendue. En effet s'il est dit de notre labeur qu'il est "travail de femme et jeu d'enfant", et tu sais déjà qu'il faut entendre par là l'art du jardinage, il n'a été révélé qu'au petit nombre le secret de notre symbolisme. Il est exact que la voie humide est signée habituellement par le jardinage. D'autre part chaque représentation féminine en un texte ou un quelconque livre de pierre, doit te signaler la traditionnelle voie sèche. Tandis que toute allusion à l'enfant et à ses jeux : cerceaux, ballon, etc, est une signature à coup sûr de la voie brève.

Chacune des voies se révèle en effet par la couleur : rouge, noire, blanche. Bien que nous y entendions aussi toute autre chose, sache que cette clef chromique fait référence à l'aspect de la matière première. Tu m'en vois navré mon fils, mais dire d'avantage approcherait de la coupable divulgation.

Le chapitre vingt de l'Evangile selon Saint Jean fait entièrement référence à cet arcane. On y parle du jardinier, et de la femme Marie-Magdeleine. La clef est complétée par le moyen d'une certaine tradition orale voulant que la Sainte Résurrection ait été constatée bien avant la Magdeleine, par un jeune enfant, et que celui-ci, chantant doucement en son babil devant la porte de la Sainte, lui ait ainsi appris la Joyeuse Nouvelle. Tu vois donc que les trois voies aboutissent à Notre Pâque.

Et Tu respecteras en outre, toi Jean mon fils, l'âge de ton aîné Pierre. Comprends ce que je veux dire ici...

...Tu comprendras forcément ce que signifie le fameux "Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure" (Mat 25: 1-13) adressé aux vierges tant sages que folles. Rappelle-toi aussi que tu n'auras d'autre signe avant les temps de l'épreuve que la bonne odeur de ce nard de grand prix versé pour toi, ou plutôt pour le Maître par devers toi...

...Ne tente rien seul en notre voie, car le Seigneur lui-même fut accompagné ses derniers jours ci-devant la Pâque. Au besoin les anges y pourvoieront, mais ne provoque point par l'artifice la patience des armées célestes..."

Il était tôt, c'était l'aube lorsque je fus brusquement réveillé. J'avais dormi tout habillé et comme une masse. Je vis devant moi le visage inquiet de Gladys.

"Ne t'inquiète de rien : maman et Gaëlle viennent ce soir par le train de vingt-deux heures. Tu peux rester ici toute la journée à te reposer en attendant !" me dit-elle d'un trait, et avec un ton qui sentait l'angoisse et le désarroi. Cependant je protestai :

"Mais, et mon stage ? Je dois partir, ce matin !"

"Ce n'est pas grave ! J'ai reçu un coup de téléphone de monsieur Perdro. Il te demande de te reposer, maintenant, pour plusieurs jours. On verra plus tard."

Il y a quelque chose qui ne collait pas, à la fois dans le ton de sa voix, et dans cet appel de Perdro. Mais comme j'étais encore assez endormi, et dans tous les sens du terme, je ne pus en savoir plus. Tandis que j'essayai vainement de m'extirper du lit, Gladys sortit précipitamment, elle avait sans doute envie de ne pas arriver en retard à son boulot.

Je restais seul tandis que, peu à peu, mes pensées s'ordonnaient dans ma tête. Je me dis que l'arrivée soudaine du reste de la famille n'était pas dans les habitudes. Que cachait donc cette précipitation ? Ensuite, l'appel du chef de l'Institut était aussi une exception. L'intuition me revenant alors, je compris que Perdro avait dû expliquer à sa manière les événements de la veille, qui revenaient ainsi brusquement à ma conscience. Perfide, malin et paniqué, qu'avait-il bien pu raconter à ma soeur ? Je décidai d'attendre l'ouverture des cours pour téléphoner à l'Ecole.

Comme il me restait du temps, mais je comptais au moins revenir à mon stage pour l'après-midi, je pris pour une fois un tranquille petit-déjeuner. Le jour se levait, cette fois beau et chaud. En sortant dans le jardin, je vis le ciel lumineux d'une aube pure, où trônait de tous ses feux la planète Vénus qui serait bientôt, en un mois ou deux, en

conjonction avec le soleil. L'air frais et la limpidité du firmament, la contemplation dans la paix du matin me firent du bien. Mais en rentrant dans la maison j'ouvris le poste de radio sur une chaîne quelconque. J'entendis subitement :

"...virus Michel-Angelo a fait des ravages dans plusieurs centres informatiques du pays. Nous l'avions en effet annoncé comme une possibilité la veille."

Je dressai l'oreille, saisi par la coïncidence avec la perte, l'avant veille, de mon pin's de la tortue Ninja. Mais le speaker poursuivait :

"Plusieurs grands centres de décision semblent concernés, notamment certains établissements bancaires et quelques administrations. En effet, les systèmes informatiques ont été, profondément perturbés hier après-midi durant un laps de temps allant de trente minutes à une heure. On ignore à l'heure actuelle l'origine et le moyen de contamination de ce nouveau virus informatique. Les techniciens sont à l'oeuvre. Un contrôle et la recherche d'une éventuelle perturbation dans les banques de données partageables est en cours depuis hier."

Je me branchai alors, par delà les ondes, sur l'égrégore de la presse radio. Puis, prenant appui sur cette entité, j'entraî en contact avec celui des cybéliens pour essayer de comprendre. Je sentis de la panique et de l'incompréhension. Je perçus également que l'on attribuait à une seule personne tout ce ravage informatique. Chose curieuse, c'était interprété comme la bévue d'un naïf imprudent et non pas comme un sabotage. J'étais pantois : je vis au loin une scène :

Un groupe de plusieurs personnes en grande conférence, très animée, et dont le visage de chacun des interlocuteurs ne me fut pas révélé sauf un : celui de l'homme politique, avec qui Perdro avait eu affaire l'autre soir. *Il tenait mon pin's Michel-Angelo d'un air songeur.*

Je compris soudain que, cela était même une évidence, ce pin's m'avait été volé l'autre soir au restaurant, comme celui des cybéliens, d'ailleurs. Par qui, et pourquoi ? Je coupai la radio, à la fois parce que la suite ne m'intéressait plus, mais aussi pour ne pas faciliter un quelconque cheminement de cet égrégore gallique jusqu'à moi. Je m'assis, estomaqué et effrayé. La première idée qui vint à mon esprit fut : "C'est

donc toi qui a fait ça, avec tes nouveaux pouvoirs !" Puis, je me dis qu'il devait y avoir une explication plus logique, moins ridiculement paranoïaque. Soudain, en un éclair, je compris en me rappelant ce qui m'avait été dit la veille¹ au matin :

"A leur tour, les alchimistes m'annoncèrent une nouvelle à transmettre... Et je dis très fort, pour que tous m'entendent :

...Je vous demande de ne pas utiliser d'ordinateur, cela va aller mal, sinon !"

Donc, c'étaient eux, pensai-je soudain. Eux qui, par une attaque en règle sur tout le pays, avaient fait vaciller hier la méprisante certitude des galles. Je bénissais alors le génie de certains concepteurs de virus informatiques. Si cela pouvait diminuer l'oppression² policière et informatique de ces fous ! Mais il n'est pas bon, je crois, de jouer avec ça, comme avec d'autres choses, d'ailleurs.

Pourtant, il y avait que... Non, décidément, quelque chose ne collait pas ! L'égrégore des neuf de Montpellier, par le jeu du Mardi-Gras, m'avait bel et bien poussé dans l'ancre³ du diable, ce restaurant, pour me faire voler mes pin's. C'est pourquoi, sans l'aide inattendue de Théo, je serais sans doute dans de beaux draps aujourd'hui. (Je réalisai brusquement que, si on voulait me larguer maintenant de mon stage, l'absence, fût-ce d'une demi-journée dans la clinique xxx, devant obligatoirement aboutir à une justification par papier administratif, avec le cachet médical faisant foi, on aurait eu là un bon prétexte. Heureusement, j'étais sorti indemne de ce borbier. Mais pourquoi ne suis-je pas allé jusqu'au bout de ce raisonnement, ce matin là ?) Pourtant, j'avais vu ce noble ami et senti, en outre, la Présence du Maître. Pas de doute. Ce n'était donc pas un lieu démoniaque, ce restaurant. Je réalisai soudain, excédé, que je ne comprenais plus rien du tout à cet embrouillamini. Mais je me promis de faire venir ma mère et mes soeurs à ce restaurant, elles ne le connaissaient pas. Sous ce fallacieux prétexte, je pensais pouvoir sentir l'ambiance des lieux, afin d'essayer de comprendre un peu mieux ce qui m'était arrivé. Je n'osais pas, en effet, y revenir seul, pour les raisons qu'on comprendra. D'autre part, je voulais

¹ vieille

² l'oppression

³ l'ancre

retrouver un des neuf, au moins, pour s'expliquer entre quatre-z-yeux. Je pensais donc, soit retourner dans le parc de ma première rencontre, soit dans le "rapide-burger", pour tenter de revoir le mystérieux adepte. Et puis, étais-je sûr de ces gens là ? Je finissais par douter de tout et de tous. Pourtant, je ne voulais pas tourner à la fixation malade. mes pensées s'orientèrent alors en direction de Perdro. Au moins, de ce côté, je pouvais avoir des éléments précis. Même le non-dit en révèle long ! J'attendis alors avec impatience neuf heures et dix minutes précises pour appeler l'Ecole.

Je perçus nettement la réticence à obtenir le chef du stage. On se retranchait dans un silence, coupable à mes yeux, fait de lâcheté. On comprit enfin mon obstination quand je voulus joindre, également sans succès, Mattizzi-Mazarin. Je savais, en effet, qu'il donnait un cours ce matin là, selon ce que me montrait le programme de mes cours. (mais peut-être celui-là avait-il changé ?). J'obtins finalement la "douce" secrétaire-chef, Madeleine, laquelle m'expliqua que Perdro avait suggéré que je prenne quelque repos. Mais j'insistai, car je savais manifestement que celui-ci écoutait. Il n'est pas besoin, en effet, d'invoquer des intuitions suspectes et paranoïaques pour le deviner. J'ai eu, dans ma carrière, plusieurs secrétaires de direction à mes ordres. Je sais, au ton pris, aux hésitations qui révèlent un signe de tête affirmatif, ou le contraire, de l'interlocuteur, que celui-ci est bien présent et entend tout par le haut-parleur d'ambiance de son combiné. D'ailleurs (comme par hasard !), Perdro arrivait, m'annonça-t-elle au milieu d'une conversation lui devenant nettement gênante.

"Oui, monsieur de Sainte-Mère, qu'est ce qui se passe ?"

dit le "chef", avec le faux accent marseillais au ton patelin, mais sans moquerie, ici. Je n'étais pas Fred ! Il entama ainsi la conversation. Je me méfiais pourtant. Je vis que son éveil de conscience était quasi-inexistant, pire que vieux-roi dans sa sieste, embryonnaire pour ainsi dire. Bon ! me dis-je. Je me contentai de maîtriser ma voix afin de ne rien laisser passer jusqu'à lui concernant l'activité de mon "cerveau deux". D'ailleurs, son évidente panique suffisait à le désorganiser entièrement. Cependant, je ne vis point son habituelle dissimulation. Je crois, en y réfléchissant aujourd'hui, que quelque point faible de ma part vis à vis de Madeleine avait aveuglé mon entendement ce matin là,

légèrement toutefois (heureusement !). Mais je vis pourtant, en un éclair, il ne put me le cacher : d'abord ses tentatives, et celles de sa secrétaire la veille⁴, pour tenter de manipuler l'inconscient de Gladys. J'y prendrai garde. Ensuite, je vis l'ineffable "monsignore" Mattizzi en train de commencer à donner son cours, là bas au loin, dans la salle du "33". Il ne l'avait pas prévu, certes, dans son programme de manipulations "occultes" de ce jour, mais il réparait les séquelles de la crise explosive de la veille. Il ne comprenait toujours pas comment j'avais pu me retirer sans rien casser de l'actuelle structure "en chenille" du groupe. En effet, celle-ci lui avait été remise bel et bien la veille⁵, en main propre, en quelque sorte, de la part de jeune-roi. Cela après mon départ. Elle était toujours intacte !

Je remontai alors encore une fois à Perdro, cela en un éclair. Au milieu de tout son émoi, je vis tout de même dans ses toujours frais souvenirs de la veille⁶, qu'il avait rappelé Quichotte hier, en spécialiste du "déménagement", de toute urgence, pour constater (avec un prétexte de cours supplémentaire "bouche-trou") si, oui ou non, j'avais mis un "virus" dans l'égrégore. Ce dont j'étais bien incapable, ma foi ! Enfin, et je regardai quand même un peu plus attentivement, la suite de ses projets, en particulier à mon égard, m'était complètement dissimulée. Il est vrai que, si j'appartenais encore à l'égrégore de l'Ecole, du fait que je n'avais pas "rompu mon contrat", je n'étais plus du tout lié à celui du stage. Et, par là, mes "pouvoirs" avaient sensiblement diminué, je le sentais. Cela, je ne l'avais pas prévu. Curieusement pourtant, ceux-ci n'étaient pas éteints, et avaient encore une force un peu plus que "moyenne", comme si l'égrégore des galles avait déclenché une faculté naturelle et rare, pour leur usage privé, et que celle-ci continuait alors sans eux. On ne domine pas ces choses là, vous savez ! Cependant Perdro, lui, l'ignorait, orgueilleux qu'il était comme tous les cybéliens. Là était leur aveuglement à tous. Lui ne se cachait plus vraiment, ce cher "chef" de l'Institut, croyant ma "renormalisation" proche et déjà bien entamée ! Je me gardai bien de lui faire comprendre son erreur.

Bref, il conclut finalement avec une prudente :

⁴ vieille

⁵ vieille

⁶ vieille

"Rappelez dans une semaine. Nous vous reprendrons à ce moment là."

Je crus à sa sincérité, je l'avoue. Je n'aurais pas du, je sais. Et je me serais évité ainsi quelques désagréments supplémentaires. Mais, que voulez-vous, ma naïveté était encore totale à cette époque !

Ayant donc obtenu quelques éléments de ce côté, je décidai, encouragé par le beau temps, de sortir et d'aller à mon parc favori, à pied, avec une boîte de couleurs de peinture et une croûte neuve. La lumière près du bassin me semblait excellente pour amorcer une étude à l'huile, ce jour là. En outre, cette activité était une bonne détente pour moi. Peut-être verrai-je aussi le jeune adepte ? Je pris donc tout mon matériel, et j'arrivai ainsi à pied-d'oeuvre vers onze heures.

La lumière était belle, printanière, et le ciel céruléen comme au mois de mai. Dans le charme silencieux de ce lieu, cette "demeure philosophale"⁷, comme aurait dit le grand Fulcanelli, j'arpenai les allées, tout à la "Science des sciences", et même à la "Science des"⁸ silences", vu la paix de l'endroit. Après une entrée que j'aurais voulu moins solennelle de la part du grand portail, et un rapide tour de l'ensemble du jardin parmi les grands arbres se voulant discrètement confidentiels, je montai mon chevalet. Personne, ni dans le jardin au loin, ni près de moi. J'avais choisi un beau point de vue. Faisant contre mauvaise fortune bon coeur, je voulus me plonger dans la technique du peintre. J'étais, au moins, bien au chaud au soleil. Mais l'absence de celui que je cherchais était trop désespéremment visible. Je comptai pourtant une heure pour ma séance, car il faut bien cela pour apprécier le changement de lumière en peinture. Et, vu ce que j'estimais être mon retard, j'entamai sans plus tarder mon travail, afin de ne pas arriver avant ma soeur qui devait rentrer en début d'après-midi.

Le temps passa. Je ne voulais pas relever la tête hors de mon ouvrage. J'avais lancé l'appel dans les "éthers" à l'adresse de l'adepte. Cela suffirait, pensai-je, quelque peu en colère. Et, ainsi, j'allais du tube de couleur et du pinceau, oubliant, malgré tout, l'écoulement du temps. Je ne compris pas, en regardant ma montre, pourquoi il était quinze

⁷philmosophale

⁸desz

heures passées. Le changement de lumière m'avait été imperceptible durant tout ce temps !

C'est le moment que choisirent mes trois impertinents petits piafs du jardin pour venir se poser sur une branche, presque devant mon nez :

"Alors, on se promène, on se promène ?" dit l'un.

Au moment où j'allais jeter à la tête du moqueur mon chiffon sentant l'huile de lin, le second sifflota :

"On a entendu ta demande en haut lieu, en haut lieu. Ne sois donc pas si impatient, impatient. Il y aura une surprise pour toi bien-tôt ! bien-tôt !"

Et le troisième de compléter :

"Mais on va t'attendre ! Tu vas être en retard. Le sais-tu ? Le sais-tu ?"

Et, en choeur⁹, mes trois passereaux s'envolèrent.

Amusé, je restai un instant rêveur après leur disparition. Puis, soudain, la remarque du dernier me fit penser à l'heure qui courait :

"Mon Dieu, Gladys va bientôt arriver de son travail ! Si elle ne me voit pas, elle va s'inquiéter !"

Et je refermai prestement mon installation pour rentrer à toute vitesse à la maison.

Tout en marchant quelque peu prestement, je ronchonnai à l'attention des trois petits effrontés. Grr, s'ils croyaient que je m'amusais ! Oui, enfin, un peu, c'est vrai ! Mais rechercher un inconnu sans adresse (évidemment !), pas drôle ! Encore heureux que j'avais été entendu, là-haut ! Quant à la fameuse surprise, je la savais déjà, c'était, bien sûr, la nouvelle de l'arrivée prochaine de ma famille.

En rentrant, je lus ce mot de ma soeur :

"Je suis allée faire des courses. J'en ai pour un moment. Je te supplie de rester à la maison, et de te reposer." disait-elle. Certes, je voulais me

⁹coeur

reposer un peu ! Mais enfin, je désirais surtout repartir en piste ce soir au "rapide-burger", et, après seulement, retrouver Gladys sur le quai de gare pour attendre ensemble l'arrivée du train de Paris. Mais comment calmer les soucis de ma soeur ?

En entrant dans le salon, je fus soudain frappé d'une chose : un étrange silence planait dans la pièce, comme un mystérieux rappel de cryptes monastiques anciennes. Un peu impressionné par ce bourdonnement silencieux, je mis de la musique liturgique, pour profiter de cette paix soudaine, me recueillir et méditer. Alors, aux premiers accents des chœurs lents et profonds, je sentis dans l'air comme une tension étrange, et je me rappelai. C'était assez semblable à mes derniers instants de cette nuit sur l'Athos, juste avant l'arrivée de cette soudaine vision. Je commençai à prendre peur quand j'entendis, *depuis l'intérieur de moi*, comme une voix qui me disait :

"Ne crains rien, mais prépare tout !"

Etonné, je demandai une vérification. Je sentis alors, et nettement, une odeur d'encens monter légèrement dans la pièce, comme si un invisible brûle-parfum y aurait répandu une odeur de rose ancienne et sublime. C'était la même fragrance qui flottait dans la cellule du saint ermite de l'Athos, je la reconnus sans erreur possible. Alors, de guerre lasse et intrigué, j'acceptai de me laisser guider comme par des anges. Dès que je commençai, puis au fur et à mesure, j'entendis ce que j'avais à faire, non en paroles mais en pures impulsions¹⁰ montant de mon cœur. Je n'osai, sous peine de perdre ce bel ordonnancement qui s'accomplissait devant mes yeux, demander la suite et le sens de ces choses. Ni à moi-même, ni aux êtres qui me dirigeaient. Tout me devint clair lorsque je vis ce qui était finalement arrivé : j'avais disposé une nappe sur la solide table de chêne, avec deux bougies allumées et une coupe de cristal pur. Et un plat de vermeil que je savais être dans un buffet. Par hasard, à la cuisine, Gladys avait laissé un peu de pain et un flacon de vin rouge. Je les pris tous les deux. Cela se fit sous les accents de la musique qui amplifiait l'attentive et vigilante présence de ces êtres mystérieux. Je comprenais tout, mais je n'étais pas dans un état second, au contraire j'étais dans une conscience immense, plus même que ces derniers jours. La caverne de mon cœur, que je ne croyais pas si impressionnante, s'ouvrit alors, tandis

¹⁰implusions

que je m'agenouillai, car je savais le début du rituel qui m'était demandé de remplir à cet instant. Lorsque j'eus tout préparé, je m'inclinai et l'on me dit de sortir, de refermer soigneusement la porte derrière moi. Je restai donc dans le vestibule, et ce qui se passait dans la pièce m'était invisible, du moins je le croyais au début.

Pourtant, au moment où le chant venu de ma platine entama "Les Etendards du Roi s'avancent...", je sentis soudain la Présence du Divin Maître avancer, comme au milieu d'une solennelle cohorte. Ce n'était certes pas Melkisedek, mais plus haut encore. D'abord, il y eut de terrifiants et immenses Chérubims, tout à d'incompréhensibles mouvements, puis, de part et d'autre de deux rangées d'anges vigilants, s'avança une assemblée d'hommes et de femmes tout de blanc éblouissant vêtus et portant des palmes très haut, agitées par un faible mouvement, le tout en silence. Ce silence m'impressionna, mais il finit bien vite par se transformer en une sorte de grondement gigantesque et puissant comme une clameur. Derrière venait le Maître, sur un cheval, royal et solennel. Non, à pied et attentif, la tête au loin dans un songe faisant peine à voir. Non, les deux à la fois. Il était entouré d'enfants si nobles et tant silencieux que j'en chavirai de chagrin et de tristesse. Alors je vis le Seul Ami de l'Homme m'adresser un regard, un seul, et cela suffit à me faire fondre. Je voulais, malgré la porte fermée, rejoindre la sainte cohorte. Un de ces enfants, souriant, m'en empêcha en disant :

"Non, pas aujourd'hui, plus tard si Dieu veut. Regarde et écoute seulement !"

Et je restai donc, derrière ma porte, à attendre. Alors vint, je le compris, la suite de la liturgie que le Maître accomplit seul. Je vis, mais je ne puis en parler en des mots humains, malgré l'huis qui n'était en vérité fermé qu'à mon intelligence, non au regard de mon coeur...

Lorsque le Saint Roi tourna son regard vers moi pour m'offrir les saints dons, après la communion de toute cette assemblée, tous s'étonnèrent, moi encore plus, et il y eut un silence parmi les anges. Je sentis tout de suite, après avoir absorbé ce que des séraphims-mer-de-feu portèrent avec une élégante diligence, je me sentis comme brûlé en moi et hors de moi. Soudain, un abîme d'amour s'ouvrit : Intérieur ou Extérieur je ne sais, d'ailleurs cela n'avait plus de sens. Je me serais évanoui sur

place si deux de ces anges veilleurs¹¹ attentifs ne m'avaient soutenu. Je ne voyais plus le temps s'écouler dans l'immobilité silencieuse de cet instant de grâce. Lentement, peu à peu, comme repris dans le mouvement du monde, je vis que le rite se poursuivait à nouveau. Et alors, quand tout fut fini, le Saint Roi, Notre Seigneur, s'en retourna, encore une fois noblement accompagné. Il s'arrêta soudain, à ma terreur, à nouveau devant moi. Mais son sourire m'apaisa. On me dit : "Demande, demande donc ce que tu veux obtenir de lui". Je me sentais égaré, ailleurs. Du fond de moi même sortit pourtant une humble promesse, que je ne puis ici formuler, et elle engagea, cependant, toute ma vie, depuis. Mais tous en haut savent et témoignèrent. Le sourire fut encore plus accentué à la bouche du Maître, avant même que je prononce¹² ce voeu¹³, ce souhait. Puis il se retourna vers l'avant, toujours dans sa majesté, en vérité plus qu'impériale, et il disparut, ainsi que toute la sainte procession.

Toujours derrière ma porte, je sentis l'absence soudaine, douce et douloureuse à la fois. Je mis bien dix minutes à oser entrer. Je songeais derrière l'huis : " Cela ressemble fort au rituel d'Abramelin, mais combien plus simple et naturel !" Je n'avais d'ailleurs demandé aucun pouvoir, au contraire de la coutume des mages, des thaumaturges.

J'entrai. Soudain. Une odeur pénétrante de myrrhe et de nard à la fois, se répandit dans la pièce. Cela venait de ma lampe dessus l'icône de la Mère de Dieu, accrochée au mur du salon. J'avais oublié ! Ma préparation alchimique, mon régule ! J'apportai donc solennellement la lampe à ma chambre et mis quelques gouttes¹⁴ de ce parfum, miraculeux à présent, dans la préparation régulienne devenue ainsi véritablement régaliennne. Puis je ramenai tout le reste de mon lumignon, à nouveau, devant l'icône, où la veilleuse resta désormais suspendue mais toujours non allumée, car je me devais de garder ainsi cette précieuse onction.

Et je restai ainsi longtemps avant de pouvoir ouvrir les grandes fenêtres donnant sur le jour déclinant et l'activité de la ville.

Quand Gladys revint enfin, elle était toujours angoissée (mais pourquoi paniquait-elle donc ?). Cependant, mon état paisible la rassura.

¹¹veilleurs

¹²pronçai

¹³veu

¹⁴goutes

Elle se mit alors à me sonner abondamment les cloches. J'appris ainsi combien Perdro avait achevé de l'inquiéter, en parlant de mes prophéties (omettant de la renseigner sur leur véracité), s'étendant sur mon agitation (mais pouvait-il exprimer la raison de mes révoltes ?). Bref, je passais pour un vrai cinglé. Je reconnaissais là les méthodes de la maison "galles and co.". Le fait d'énoncer cette manoeuvre me condamnait déjà à la paranoïa. Et le fait de suggérer qu'on en venait là serait une preuve supplémentaire. Je me tus, car vraiment, tout ce qui m'arrivait ne pouvait être compris que de peu. Et comment le dire ? Qui de raisonnable me croirait ? A moins d'avoir vécu quelque chose de semblable, qui l'entendrait ?

J'appris également, à cause de la manoeuvre alarmiste de cet enfoiré de Perdro, que, décidément, il pouvait mener ma soeur par le bout du nez. Pas un instant, elle ne pouvait voir le levier qu'elle lui avait montré par mégarde, avec sa facilité à paniquer. L'entreprise sournoise de cet abruti avait été si perversément percutante que ma mère et Gaëlle décidèrent de descendre d'urgence ce jour. Les malheureuses crurent elles aussi à ma folie ! L'horreur ! C'était affreux, sain d'esprit, de se sentir accusé de démence par ses proches. Le plus horrible surtout était que tout geste ou dire de ma part était immédiatement mal interprété. Et oser émettre l'hypothèse que l'autre pouvait être parano à un moment ou un autre, cela me serait imputé à tort comme confirmation de ses propres doutes sur moi. Je lui fis comprendre tout de même son ignorance de la médecine psychiatrique. Où se trouvait, ici dedans, dans la "villa Sarrazine", où se trouvait donc¹⁵ la folie, ce soir là ?

Je promis finalement à Gladys de rester avec elle tout le temps, et d'aller à la gare ensemble. Je pensais pouvoir ainsi la calmer. C'était mal prévoir la suite des événements.

Pour rompre alors le lourd silence de la pièce qui suivit cet esclandre, je mis la télévision. C'était les très enthousiasmants jeux d'avant les informations du soir.

Je rêvassais. En fait, je cherchais à me remémorer ma journée. Je pensais à la perte progressive de mon état de conscience en ce jour, malgré les événements de l'après-midi. Je ne savais pas encore qu'un

¹⁵ donjc

processus s'élaborait en moi, lequel changerait encore une fois mon point de vue de conscience, et tous les événements aussi.

Soudain, comme devant la machine du "rapide-burger" (zut, je ne pourrais pas y aller ce soir !), je remarquai dans le jeu télévisé quelque chose d'anormal¹⁶. Cette étrangeté me ramena à considérer attentivement la scène du poste.

C'était un jeu où l'on alignait une série de mots, cinq ou six, ou un peu plus selon l'évolution de l'amusement :

Ces mots parlaient tous de mon passé récent.

Par exemple il y eut la séquence :

repas - ambulance - bouton - masque - aiguille,

puis ensuite :

creuset - école - traître - folie - complot.

Ce n'était pas pré-programmé par une quelconque machine, mais cela sortait au fil de l'intuition des gens, *en direct*. Je remarquai alors les noms des trois candidats :

Gilles - Théo - Ernest.

La coïncidence me fascina¹⁷. Curieux, je voulus tester cela : est-ce que les autres jeux, en direct aussi (à l'époque) se comportaient aussi étrangement que celui-ci¹⁸ ? Devant Gladys étonnée, je changeai de chaîne.

C'était un autre jeu, dont une phase précise se déroulait sous nos yeux, à ce moment même. La candidate s'appelait Gladys. En face il y avait un garçon nommé Gaël. Ma soeur, encore plus intriguée, sentit le rapport caché de ces choses, avec comme l'avant goût d'une catastrophe. Quand je voulus changer de chaîne à nouveau, nous vîmes le présentateur s'adresser à la caméra, droit dans les yeux comme si c'était à moi :

"Non, non, ne changez pas, restez avec nous!" (sic)

¹⁶d'arnormal

¹⁷façina

¹⁸celu-ci

Gladys, effrayée, courut se réfugier à la cuisine.

Mais je poursuivis¹⁹. Une autre chaîne parlait de Bourse et d'Economie :

"Voici une nouvelle valeur qui monte. Attention cependant à ne pas grimper trop vite" (sic)

Je vis alors la courbe d'évolution de cette nouvelle valeur, récemment cotée au second marché depuis début janvier. J'entendis un bruit de vaisselle à la cuisine, comme pour étouffer le son de la télé.

Enfin ce furent les nouvelles. La célèbre présentatrice, après quelques mots d'introduction, regarda droit la caméra (j'eus l'impression qu'elle s'adressait à moi elle aussi) :

"Au sujet du virus Michel-Angelo, nous prions que l'on accepte toutes nos excuses." (sic).

J'étais atterré²⁰. Je coupai et allai dans le jardin, tandis que le concert de timbales se fit plus fort depuis la cuisine.

Enfin, le moment de l'arrivée de ma mère et de ma soeur sonna. Nous étions à la gare, et l'annonce du train venait d'être faite. Tout se déroulait bien : le TGV apparut.

Après les sympathiques retrouvailles, nous rentrâmes. J'échangeai quelques mots dans la voiture. Toute la famille fut rassurée (il n'y eut pas de mutisme suspect !), tandis que Gladys restait étrangement silencieuse.

Le repas tardif fut préparé par les deux soeurs. Ma mère restait coite, et seul le choc des aiguilles de son tricot se faisait entendre. Au loin, il y eut quelques bruits sourds de cuisine. Curieusement, lorsque tout fut prêt, Gaëlle, à l'intuition, voulut donner un air de fête en allumant des bougies et éteignit²¹ toute lumière électrique. On la laissa faire. Un silence tout de pure beauté nocturne remplit la pièce. L'ambiance était comme à Noël, ou à Hanoukah des Juifs. Soudain, ma

¹⁹ poursuivis

²⁰ atterré

²¹ éteignit

conscience s'éleva encore une fois en cet instant, plus que jamais, tandis que les trois restaient silencieuses, comme écoutant ce qui pouvait surgir de mon cerveau. Je me mis à voyager loin, loin. Le repas en bas dans mon être de chair se déroulait normalement, et quelque chose, en même temps, sans qu'elles s'en aperçoivent, nous faisait partager²² un autre repas, là haut, au dessus. en un autre état de conscience. Ma mutation de ces derniers jours les prenait donc aussi à leur tour. Mais je ne voulais pas en parler, le vivre seulement. Elles doutaient encore de ce qu'elles ressentaient là, Gladys surtout, parce que personne n'avait jamais énoncé devant elles ce genre d'expériences. Le silence pouvait uniquement décrire l'ambiance, et elles se taisaient dans une silencieuse contemplation²³ aussi lointaine que profonde et partagée malgré leur doute. Au même moment, tandis que j'étais apparemment abîmé, comme un doux dingue, depuis cinq minutes dans mon plat, je sentais, en effet, que quelque chose devait se montrer à moi ce soir là, et je ne voulais pas le rater. Ce furent mes premières réelles prophéties. Elles se déroulèrent soudain devant mes yeux, entre le verre, le couteau et la fourchette. Je vis, tandis que le repas se continuait toujours autour de moi. Elles, gênées, voulaient ignorer mon impressionnante immobilité. Je vis, à travers mon assiette, un des possibles du monde de demain pouvant surgir un jour. C'était merveilleux. Je compris au même instant que rien n'était implacable dans la marche des siècles, jamais. Ce que je saisisais n'était qu'une parmi d'infinies possibilités issues de l'imagination de l'homme et de Dieu, ou plutôt un bouquet parmi une série de schémas types bien précis, que l'histoire des temps pouvait renvoyer et faire varier à l'envi. C'était un autre concept de la durée. Je compris d'un coup le sens de l'oeuvre alchimique de Michel de Nostredame (en vérité, c'en n'était que le premier niveau).

A ce moment, Gladys leva les yeux, sursauta, et tous virent :

Dans la paix de la nuit, la lampe de la Sainte Vierge venait de s'allumer *toute seule* . Gaëlle, impressionnée, se leva lentement. Et, mue comme par une intuition, telle une noble prêtresse d'autrefois, elle donna l'icône à porter à sa soeur, tandis qu'elle décrocha seule la lampe suspendue. Une espèce de lente procession se déroula alors dans le silence accepté, alors que, tous, nous nous regardions deux à deux. Elle devant,

²²paratagert

²³comtemplation

sa soeur derrière, et moi tenu par la main de ma mère, nous allâmes dans le silence de la nuit douce. Gaëlle nous conduisit à ma chambre et elle accrocha soigneusement la veilleuse en hauteur, au dessus du lit. Elle prit alors l'Icône et la posa non loin de là, dans la niche du mur de chevet, prévue à cet effet. Et toutes trois, qui fermant les volets, qui préparant le lit, me forcèrent à m'allonger. Le reste, je ne le sus pas. Quand, seul, je vis la lumière briller au dessus de ma tête, je m'endormis d'un coup.